

XYZ. La revue de la nouvelle

Les oeuvres mortes

Annie Pronovost



Number 65, Spring 2001

Toiles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4095ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pronovost, A. (2001). Les oeuvres mortes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (65), 56–64.

Les œuvres mortes

Annie Pronovost

De mon père, il ne nous restait rien d'autre que ce livre français sur la marine. Ce livre a été pendant longtemps, jusqu'aux études de Li Dao, le seul livre qu'il fût possible de trouver à la maison. Mon père possédait ce livre comme on possède un trésor ; il l'avait reçu on ne sait de qui, et il le rangeait précieusement sous sa paillasse. Pendant longtemps il n'a pu en utiliser que les images noircies, sans arriver même à deviner ce que le livre pouvait lui apprendre : pêcheur et fils de pêcheur, il avait trop peu fréquenté l'école pour savoir lire le français. Quand il a enfin rencontré ma mère, ils ont passé de nombreuses soirées d'amoureux à parcourir le livre, lisant et répétant chaque phrase comme des incantations magiques. Ma mère avait en effet fréquenté pendant une longue période l'école française de Haiphong. Il l'a certainement aimée pour sa beauté et sa vivacité, pour sa jeunesse encore frivole, mais sans doute un peu aussi parce qu'elle savait déchiffrer le livre.

Mon père l'avait supplié tant de fois de lui lire les légendes sous les gravures de bateaux qu'il en savait, à ma naissance, à peu près toutes les pages par cœur. Il s'installait le soir avec son livre, et il parlait des bateaux avec de jolis mots, étrangement sonores, cambuse, étrave, poupe. Il appuyait l'index sur l'image et nommait sans hésitation ce qu'il désignait.

Il avait ses mots préférés : les « œuvres vives » et les « œuvres mortes ». Les œuvres vives sont les parties du bateau qui restent noyées au fond de l'eau ; les œuvres mortes, celles qui respirent à la surface. La ligne de flottaison est la seule mince frontière qui sépare la vie de la mort. Ce sont les mots qui ont marqué sa vie, les mots qui lui inspiraient tous les jours des petits refrains improvisés dans un français maladroit.

□

Il aimait répéter qu'il m'avait conçu, au creux de ma mère, un jour où elle l'accompagnait à la pêche, comme cela lui arrivait souvent quand ils n'avaient pas encore d'enfant. Ils avaient fait l'amour dans la toute petite cabine du bateau qu'il avait hérité de mon grand-père. C'était, disait mon père, le meilleur endroit du monde pour aimer une femme aimée, parce que les vagues redoublaient le bercement de l'amour. Un petit garçon avait reçu la vie dans les œuvres mortes de son bateau, mon père aimait confronter à ce paradoxe ceux qui venaient me voir dans mon berceau. Il se complaisait encore à le répéter, même plus tard, quand j'ai su marcher, puis courir et nager. Il en riait à gorge déployée. Les œuvres mortes avaient donné la vie, c'était le signe, selon lui, que rien de mal ne peut arriver à un pêcheur sur son bateau.

J'appartiens hélas ! à une famille trop superstitieuse. Mon père est mort sur l'eau, pendant la guerre, peut-être noyé, peut-être autrement, peut-être dans la toute petite cabine des œuvres mortes où il m'avait donné la vie.



Quand mon père rentrait du port, ma mère était penchée au-dessus du feu et cuisait notre repas sans jamais se plaindre de la chaleur. Du riz avec du poisson, chaque jour. Et puis, pendant la guerre, de plus en plus souvent, du riz ou bien du poisson, toujours moins de riz, toujours moins frais le poisson. Mon père entraînait ; il humait la vapeur autour de ma mère, il hochait la tête d'un air doux, disait que ça sentait bon. Même si parfois le poisson pouvait d'être resté pendant trop de jours à la chaleur. Il essuyait le front de ma mère plein de sueur, et lui racontait si la pêche avait été bonne, si elle obtiendrait peu ou assez chez les marchands de Haiphong.

Puis un jour il n'est pas rentré.

Ma mère l'a longtemps attendu. Elle a cuit le poisson, le poisson a refroidi. Ma sœur a eu faim. Elle lui a donné du poisson froid. Moi, je n'ai pas voulu manger, j'ai voulu attendre, faire comme elle, crever de faim s'il ne rentrait pas. Ne plus jamais

manger s'il ne rentrait pas. Refuser de vivre s'il ne vivait pas. Oublier que les besoins de l'estomac ne disparaissent pas avec les pères de famille. Ma mère et moi avions suspendu notre faim pour ne pas nous demander tout de suite d'où viendrait le poisson du lendemain, quel poisson il faudrait nettoyer et vendre, d'où viendrait l'argent pour le riz s'il ne rentrait pas. Nous avions suspendu le temps un moment avant de continuer à le suivre malgré tout.

Je suis resté assis devant la porte avec Li Dao, et ma mère est allée au port constater que le bateau n'était pas rentré. Nous avons regardé le soleil se coucher dans le bruit des avions pendant qu'elle interrogeait sans doute les pêcheurs, les amis de mon père, les marchands. Elle n'avait rien ce jour-là à vendre aux marchands de Haiphong.

Elle a crié pour percer le vacarme du port, elle a couru en tous sens comme une déchaînée, du moins c'est ce que j'ai supposé, préférant imaginer qu'elle avait eu, pour une fois, un bref instant de folle douleur, un instant hors de son contrôle. Li Dao, ma sœur, disait pourtant que ma mère, au port, ce jour-là, était restée très calme et digne comme toujours, posant ses questions désespérées comme on s'informe de la santé d'un voisin. Nous ne le saurons jamais, moi, je ne sais pas, je suis resté tout le temps devant la porte de la maison avec Li Dao à attendre son retour de nouvelle veuve.

L'autre retour, déjà, nous ne l'attendions plus. La mort est une chose qui se comprend vite en temps de guerre. Nous n'étions pas les premiers enfants du village à perdre un homme de la famille. Ce n'était pas un événement extraordinaire quand ça arrivait aux autres, ça ne l'était pas plus quand ça nous est arrivé, à nous. Cette fois, c'était nous les malchanceux, c'est tout.



Il est mort avant de m'emmener au large une première fois. Parce que j'étais tout jeune encore, espiègle et vif, ma mère avait peur que je tombe à l'eau en remontant les filets. Elle me gardait

à la maison, et j'apprenais à évider le poisson, puis, pendant sa deuxième grossesse, à aller le vendre à sa place de plus en plus fréquemment. Son deuxième enfant la faisait souffrir, et Li Dao est née pour rester longtemps chétive. Ma mère a été longtemps affaiblie par sa naissance, et j'ai joué le rôle de deuxième femme de la maison. Un garçon bien sûr aurait pu aider son père, mais le hasard a fait que c'est ma mère qui avait besoin d'aide.

On a fini par oublier que je pourrais devenir pêcheur comme lui. Et un beau jour, ce fameux jour-là, tout s'est décidé d'un coup : il n'y aurait plus personne pour m'enseigner le métier de la famille.

Il n'y avait pas eu de tempête. Rien de différent, un jour de guerre comme les autres. Juste un peu de chance en moins, sans doute, ou un commandant en colère, ou bien une bombe qui aurait pu tomber à quelques mètres et qui était pourtant tombée justement là. Ou encore un simple militaire, très jeune et dépourvu de maîtrise de soi, avec entre les mains toute la puissance d'un fusil américain. Un soldat beaucoup trop jeune pour avoir pleinement conscience de la valeur de la vie. Mon père, sans doute, est mort dans un concours de circonstances imprévisibles. La vie dépend toujours des circonstances, surtout pendant une guerre.

Les circonstances ont fait que mon père est mort et que nous n'avions plus de poisson à vendre. Il a fallu s'inquiéter tout de suite de la nourriture, la maigreur de Li Dao nous faisait peur.



Elle remontait lentement du port quand un vieux pêcheur, un étranger, l'a rattrapée. Il lui a raconté que plusieurs pêcheurs de la baie étaient partis au petit matin avec leurs familles, dans leurs bateaux. Qu'ils étaient partis pour de bon, pour Hong Kong. Peut-être son mari s'était-il joint à eux ? C'était une explication, c'était mieux que la mort, n'est-ce pas, il ne fallait pas penser tout de suite au pire, n'est-ce pas ?

Ma mère a dit non, les hommes qui partent emmènent leur femme et leurs enfants. Ils fuient, mais ils ne fuient pas lâchement.

« Mon mari, a dit ma mère, ne serait pas parti sans moi, il ne serait pas parti sans Duc et Li Dao, s'il était parti comme ça, sans nous, oui, ce serait pire que la mort. »

Elle est revenue à la maison, son deuil déjà fait. Le pays n'avait pas beaucoup de temps pour les deuils larmoyants. Dès le moment où elle a passé la porte, la vie après mon père a commencé. Je n'avais pas de poisson à aller évider sur la plage, elle n'avait pas de poisson à aller vendre. Et nous n'avions plus de bateau.

On a mangé le poisson froid ce soir-là. On n'a plus jamais pensé qu'on voulait crever de faim s'il ne rentrait pas. On pensait qu'on devait trouver rapidement une nouvelle source de revenus pour ne pas crever de faim, pour que la frêle Li Dao ne creve jamais de faim. On a mangé le poisson froid, mais on a laissé le riz cuit pour le lendemain, pour économiser déjà un peu, pour avoir un jour de plus pour chercher. Nous nous sommes couchés tous les trois comme d'habitude, presque normalement, mais sans regarder le livre sur les bateaux français.

Li Dao a quand même un peu pleuré.



Ma mère nous a emmenés chez sa sœur, à Hanoi. Pendant que Li Dao grandissait péniblement, toujours trop petite pour son âge, nous avons travaillé, ma mère et moi, à la conserverie de poisson. Li Dao allait à l'école quand elle le pouvait, un jour sur trois en moyenne. Notre nouvelle vie a été comme ça pendant quelques mois, un an peut-être.

Une nuit, une bombe a détruit une partie de l'usine. C'était le jour du dixième anniversaire de Li Dao. Ma mère a décidé que, bombes ou pas, la ville n'était pas un endroit sain pour ses enfants. Li Dao était assez vieille pour travailler. On a quitté Hanoi pour aller encore plus loin, travailler dans les rizières, pieds nus dans la boue. Plus jamais ma mère n'a reparlé de poisson ni de bateau, et plus jamais elle n'a clamé que je tenais la vie des œuvres mortes. Seul son regard tout triste et tendre, à certains

moments de la journée, nous confirmait qu'elle pensait encore souvent à mon père.

Moi non plus, je n'oubliais pas. Mes souvenirs de lui étaient des souvenirs marins, à cause du livre que j'avais gardé, même si je n'étais jamais allé sur l'eau. Et je supportais mal de rester embourbé dans les marais bordant le fleuve rouge, très loin en amont de Haiphong et très loin de la baie des pêcheurs. Je ne savais encore rien de l'amour, mais je rêvais que je créerais mon premier enfant en berçant ma femme dans les bras de l'eau.



Quelques années plus tard, nous avons remarqué, Li Dao et moi, que l'époque de mon père devenait pour nous un rêve presque effacé. La guerre était finie, ma mère avait hérité de sa sœur de Hanoi assez d'argent pour acheter un terrain de culture et gérer elle-même la récolte et la vente de son manioc. Li Dao s'était renforcée et elle avait fait, en quelques années, des études accélérées, apprenant même le français avec une maîtrise remarquable. Ma mère, très heureuse d'en avoir maintenant les moyens, parlait de l'envoyer étudier à l'étranger. Notre vie était complètement changée, au point que nous étions très étonnés par nos souvenirs. Plus rien chez nous ne rappelait cette famille qui vivait près de Haiphong dans une triste maison de pêcheurs.

Li Dao a fini par accepter de partir. Plutôt que Paris, c'est Montréal qui l'attirait, grande ville à la fois portuaire et francophone. Moi, je restais pour seconder ma mère.

Lan Vi était employée par ma mère pour la récolte ; j'ai su que je l'aimerais. Elle bougeait comme coule l'eau, sans arrêt et sans mouvements brusques. Son nom, Petite Orchidée en français, évoquait pour moi à la fois la force d'une fleur éclore pendant une période difficile et le fragile équilibre qui déterminait la beauté florale de ses traits.

Dès le début de nos fiançailles, j'ai écrit à quelques pêcheurs de la baie d'Along, anciens amis de mon père dont les noms étaient enfouis dans un petit creux de mes souvenirs. Rien, bien

sûr, ne me permettait de croire qu'ils étaient encore en vie, encore pêcheurs, encore sur la baie. Ils n'avaient sans doute aucune raison non plus de se souvenir de nous. Je leur donnais par politesse des nouvelles de la famille, et puis je demandais s'ils avaient toujours leur bateau, s'ils m'emmèneraient, un jour, avec ma femme, pour que je l'aime dans la cabine pendant la pêche. Je précisais que je pouvais payer.

Un seul a répondu. Tung. Tran Tung. Il acceptait. Il avait entendu jadis le récit de ma conception, et ma demande lui semblait toute naturelle. Il avait été un des témoins de l'amour de mon père pour ma mère. Il se réjouissait à l'idée de me revoir et envoyait ses salutations à ma mère. Je pouvais venir quand je le désirais, pour lui présenter ma jeune épouse.



J'ai épousé la petite Lan Vi l'année suivante et nous sommes allés jusqu'à Haiphong en voyage de noces. J'ai rapidement retrouvé le vieux Tung.

Il ne pêchait plus. Avec son bateau, il gagnait sa vie autrement. Il emmenait des couples en croisière, surtout des Blancs, et il leur laissait la cabine pour faire œuvre de chair. Il gagnait très bien sa vie depuis ma lettre, merci, disait-il, je lui avais donné une idée merveilleuse, je l'avais sauvé de la pauvreté qui menaçait ses vieux jours. Il prévoyait acheter bientôt un plus grand bateau, avec plusieurs cabines.

Ce serait donc en tant que touriste parmi les touristes que je ferais mon premier voyage en mer.

Un peu désenchanté, j'ai aidé Lan Vi à se hisser à bord de la petite jonque, en compagnie de quatre autres couples, déjà entassés sur le pont. Sitôt la barque éloignée du rivage, le premier couple s'est engouffré dans la cabine. Je crois qu'ils étaient américains. Mon rêve, et celui de mon père, était devenu une attraction touristique comme une autre. Lan Vi et moi étions les seuls Vietnamiens à bord, avec l'ancien pêcheur. Les autres couples attendaient impatiemment devant le rideau qui fermait la minus-

cule cabine, ceux étant assis le plus près étant considérés comme les suivants. Nous étions, évidemment, les derniers, puisque derniers arrivés. À mon avis ce n'était pas plus mal, puisque nous ne serions pas pressés par l'attente des autres.

Nous avons vite réalisé que la cloison de la cabine était mince, et l'amour américain très bruyant. Les autres couples ont pris le parti d'en rire. Ils étaient en voyage, ils étaient riches, ils s'offraient ce luxe curieux et troublant en amateurs de sensations exotiques.

Lan Vi se blottissait contre moi, timide, rougissante, tout attristée. Je lui avais bien sûr raconté ma naissance, je lui avais transmis le désir de ce fantasme de mon père. Elle voulait un enfant, murmurait-elle, et elle m'aimait tendrement. Mais attendre son tour à la porte de la cabine d'un bateau de pêcheur ne l'enchantait guère, même pour l'unique chance d'être aimée dans le roulis tranquille de l'eau.

Il faut dire que les gémissements, de l'autre côté de la porte, n'avaient rien de discret pour les oreilles d'une jeune fille nouvellement mariée. Une à une, les femmes ressortaient de la cabine échevelées, souriantes, chaudes encore et sentant la sueur. Le vieux pêcheur leur servait calmement du thé. L'homme émergeait toujours plus lentement du petit abri, les vêtements bien lissés, les cheveux replacés. Il jetait en coin un regard fier et défiant aux autres hommes. Ils avaient tous entendu les résultats de son talent d'amant.



Même si le soir tombait lorsque notre tour est venu, même si le coucher de soleil était magnifique, ce n'était pas la nuit de noces dont Lan Vi avait rêvé.

En passant de l'autre côté de la fine toile, elle s'est mise à trembler. Je lui ai souri, je l'aimais, et j'ai chuchoté que nous allions rester à peu près le même temps que les autres, pour faire croire...

Ma petite Lan Vi était vraiment très belle ce soir-là. J'ai défait ses nattes de paysanne. J'ai caressé longuement ses cheveux.

Je l'ai déshabillée, lentement, le plus doucement que je pouvais, et je l'ai portée sur la couche du pêcheur. Je l'ai regardée. Seulement regardée, nue et si belle. Son corps avait les contours aussi délicats et aussi bien dessinés que ceux d'une fleur, l'orchidée dont elle portait le nom. Je voulais que le silence reste dans la cabine, et que personne de ces touristes vulgaires ne puisse imaginer notre si nouvelle intimité. Nous n'étions ni touristes ni très riches, mais jeunes, et nouveaux mariés. L'expérience de l'amour permet de le faire, sans doute, n'importe où ; mais Lan Vi avait sa pudeur, et elle ne savait rien.

Elle me répète souvent que ces minutes silencieuses dans la cabine du bateau ont été les plus belles de sa vie. Les flots suffisaient à la bercer tendrement. J'avais trouvé la meilleure façon de l'aimer, en ne la touchant pas, pendant que les autres tendaient l'oreille derrière le rideau.

Notre premier enfant, une fille, n'a pas été conçue ce soir-là sur le bateau de Tung, mais le plus simplement du monde, sur une île de la baie d'Along, dans un hôtel, quelques jours plus tard. Elle n'est pas née de l'eau. Et moi, qui suis né de l'eau, je ne suis pas et ne serai jamais pêcheur. Je récolterai le manioc avec ma mère et j'aimerai Lan Vi aussi longtemps qu'elle vivra et que je vivrai Et notre petite fille inventera d'autres rêves encore.